

La prophétie était la plus forte

Notre série culturelle de l'été invite à découvrir des artistes qui ont essayé, persévéré, échoué encore et encore... Des losers tellement magnifiques qu'ils en deviennent attachants. A l'image des trois sœurs Wiggins: avec **The Shaggs**, elles ont formé, dans les années 1960, le groupe considéré comme le pire de l'histoire du rock.

ERIC BULLIARD

O n en connaît plein, des mauvais groupes de rock, des prétentiers, des boursoufflés, des navrants. A chacun les siens, question de goût, paraît-il. Alors, quand surgit le nom de The Shaggs, qui est vraiment, unanimement considéré comme le pire groupe que le rock ait jamais enfanté, on se dit que ce n'est pas possible. Qu'il y a exagération. Que d'autres peuvent au moins lui contester ce titre. On risque une oreille, puisque ça se trouve sur les plateformes. Ouh là... Ah! ouais... quand même!

LE MEILLEUR DU PIRE (1/6)

Un groupe de rock, généralement, débute par des copains ou des copines qui se réunissent dans une cave ou un garage pour gratter des guitares. Pas dans le cas de The Shaggs. Dès le départ, elles sont différentes: tout commence par une prophétie. Nous sommes à Fremont, New Hampshire. Un bled d'à peine 5000 habitants, à 80 kilomètres au nord de Boston. Autant dire nulle part.

A l'origine, il y a Austin Wiggins. Sa mère, plutôt. Vaguement cartomancienne et diseuse de bonne aventure, elle lui prédit un avenir heureux: il mariera une femme blonde, il aura deux fils, ainsi que trois filles destinées à connaître le succès dans la musique. Le brave homme s'est marié à une blonde, a eu deux fils et quatre filles. Suivant la parole maternelle, il décide que ses trois aînées deviendraient des stars. Et tant pis si personne, dans la famille, ne connaît rien à la musique.

Premières moqueries

Dorothy (dite Dot), Betty et Helen n'ont pas un mot à dire: le paternel les retire de l'école pour leur mettre des guitares et une batterie entre les mains. Plus tard, la petite dernière, Rachel, les rejoindra parfois à la basse.



The Shaggs, trois sœurs qui n'avaient rien demandé et qui ne savaient ni jouer ni chanter.

The Shaggs est né: le groupe doit son nom à une coupe de cheveux de l'époque, dite *shaggy*, ainsi qu'au film *The shaggy dog*, (*Quelle vie de chien*), sorti en 1959.

Elles ne savent pas jouer, n'ont aucun talent, encore moins l'oreille musicale, mais se mettent à écrire des chansons. Elles essaient, du moins. Une prophétie est une prophétie... Un destin est un destin.

Ouvrier dans une usine textile, Austin Wiggins voit dans ce projet l'occasion de prendre une revanche sociale. Pendant trois ans, de 1965 à 1968, les filles travaillent leurs instruments, composent tant bien que mal, écrivent des paroles. Alors qu'un vent de liberté décoiffe la jeunesse américaine, alors que le rock est secoué par les tempêtes Elvis, puis Beatles et Rolling Stones, ces sages demoiselles parlent

Elles ne savent pas jouer, n'ont aucun talent, encore moins l'oreille musicale, mais se mettent à écrire des chansons. Elles essaient, du moins. Une prophétie est une prophétie... Un destin est un destin.

de leurs gentils parents tellement aimants ou du petit chat des voisins qui a encore fugué.

Quand leur paternel estime qu'elles sont prêtes, il les inscrit à un concours à Exeter, petite ville voisine. Pour le conte de fées, il faudra repasser: The

Shaggs récoltent moqueries et cannettes de soda, comme le raconte la journaliste et écrivaine Susan Orlean, dans un long papier de *The New Yorker*, paru en 1999. Les jeunes filles en ressortent mortifiées et leur père avec une certitude: elles doivent travailler davantage.

A 100 exemplaires

Leur prochain concert se déroule à l'occasion d'Halloween, dans un home pour personnes âgées de Fremont. Écoute polie, autant dire presque un succès, en comparaison avec Exeter. Plus confiant que jamais, Austin convainc le maire de lui mettre à disposition la grande salle du village. Ses filles vont y jouer tous les samedis soir et deviennent une attraction locale. Pas grand-chose à faire, dans le coin, autant aller se marrer

avec les potes en écoutant les frangines Wiggins.

Ce début de réputation encourage le cher papa: en 1969, il loue le Fleetwood Recording Studio, près de Boston. Il faut imaginer les doutes des ingénieurs du son, en voyant débarquer ces jeunes filles mal dégourdies... et leur tête en les entendant jouer, sans aucun sens du rythme, chantant très faux des morceaux sans queue ni tête.

Intitulé *Philosophy of the world*, le disque devait être pressé à 1000 exemplaires. Il n'en sortira que 100, sans que l'on sache très bien ce qui est arrivé aux 900 autres. N'empêche que l'album paraît le 15 juin 1969. Avec douze titres qui ne ressemblent à rien de connu. Austin Wiggins l'écrit lui-même dans le livret: «The Shaggs sont authentiques, pures, affectées par aucune influence extérieure. Leur musique est différente, elle est unique.» On ne saurait mieux dire.

Début de la fin

Même si leur père les filme et les enregistre en espérant les faire passer à la télévision, l'audience du groupe ne dépasse pas les concerts du samedi, à Fremont. Ces soirées s'arrêtent en 1973, parce que la mairie en a assez des débordements, entre drogue et bagarres. C'est le début de la fin pour The Shaggs: Helen s'est mariée en secret et quand elle ose l'avouer à son père, il va chercher son fusil en voulant faire la peau au mari... C'est dire l'ambiance familiale.

Austin Wiggins meurt en 1975, à 47 ans, d'une crise cardiaque. Ses filles abandonnent (avec soulagement, sans doute) leurs instruments et mèneront une vie simple, loin de la musique. Helen, qui semble avoir le plus souffert de cette drôle d'aventure, disparaît en 2006, après une longue dépression. Quant à Dot et Betty, elles ont volontiers raconté leur histoire à quelques journalistes, pour *Rolling Stone*, par exemple, en 2016.

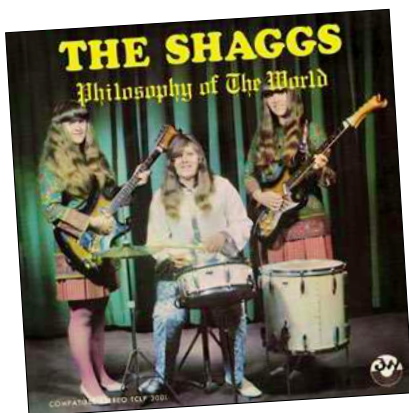
L'année suivante, elles sont même remontées sur scène, pour jouer leur album, dans un festival organisé par Wilco. Un groupe qui fait partie des fans de The Shaggs. Parce que oui, elles ont des fans. Question de goût, disait-on... ■

L'admiration de Kurt Cobain

Comment l'histoire des Shaggs a-t-elle franchi les décennies et les frontières de leur bled? Elle aurait dû rester aussi inconnue que celle de ces milliers de formations sans succès, rapidement oubliées et que personne ne regrette. Mais elle a rebondi en 1980, cinq ans après leur dissolution, quand deux membres de NRBQ, dans le studio d'une radio du Massachusetts, tombent sur un exemplaire de *Philosophy of the world*. Un choc. Le groupe de rock floridien vient de fonder son propre label et n'a aucun doute: le monde mérite de découvrir cette musique inclassable.

L'unique album des Shaggs se voit donc réédité chez Red Rooster Records. Le magazine *Rolling Stone* parle de cette sortie, qualifiant cette musique de *priceless and timeless*, inestimable et intemporelle. La rumeur se répand, le disque circule. Par moquerie, souvent, mais aussi, parfois, avec un respect face à cette sincérité, cette pureté, cette étrangeté joyeuse.

Avec les années, les trois sœurs gagnent de nouveaux admirateurs. Frank Zappa, qui n'était



pas à une provocation près, aurait affirmé qu'il les trouvait «meilleures que les Beatles». Kurt Cobain, dans son journal, classe *Philosophy of the world* au cinquième rang de ses albums préférés. Derrière des disques d'Iggy and the Stooges et des Pixies, mais devant Sex Pistols, PJ Harvey ou Sonic Youth...

Vrai que, avec leur façon de s'affranchir de toutes les règles, la musique des Shaggs peut apparaître comme proto-garage-punk. De son côté, le *New York Times* affirme que c'est «peut-être le meilleur plus mauvais album de rock jamais réalisé» («*maybe the best worst rock album ever made*»).

de s'affranchir de toutes les règles, la musique des Shaggs peut apparaître comme proto-garage-punk. De son côté, le *New York Times* affirme que c'est «peut-être le meilleur plus mauvais album de rock jamais réalisé» («*maybe the best worst rock album ever made*»).

de s'affranchir de toutes les règles, la musique des Shaggs peut apparaître comme proto-garage-punk. De son côté, le *New York Times* affirme que c'est «peut-être le meilleur plus mauvais album de rock jamais réalisé» («*maybe the best worst rock album ever made*»).

«Tellement innocent»

La découverte de ce groupe phénomène passe aussi par un reportage de Susan Orlean dans *The New Yorker*, puis par le livre d'un journaliste spécialisé, Irwin Chusid, *Songs in the Key of Z*. Paru en 2000, il explore la musique à travers les

marges, les curiosités et consacre un chapitre à The Shaggs.

Comme le raconte Susan Orlean, Chusid les a fait écouter à Joe Mozzian, producteur au label RCA Victor, qui rééditera une troisième fois leur album, en 1999. Sa réaction: «Elles dépassaient mes rêves les plus fous. Je ne pouvais pas com-

prendre qu'une telle musique existait. C'est tellement basique et innocent, comme l'était autrefois le business de la musique. Leur timing, musicalement, était... fascinant. Leurs paroles étaient... étonnantes. C'est un mauvais disque – c'est tellement évident que c'est une donnée de base. Mais l'idée que des

gens puissent enregistrer un disque en jouant comme elles le font m'intriguait au plus haut point.»

Depuis, internet et son goût pour le mauvais goût ont contribué à la réputation de ce groupe hors norme. Il a même donné lieu à une comédie musicale aux États-Unis en 2011 et à un spectacle de Frédéric Sonntag, en France, en 2015, *The Shaggs (Better than the Beatles)*. La prophétie de leur grand-mère aura simplement pris un peu de temps... **EB**

«Elles dépassaient mes rêves les plus fous. Je ne pouvais pas comprendre qu'une telle musique existait.» **JOE MOZIAN**